

LE PAGE DU ROI LOUIS XI.

ARGUMENT.

Les Bretons que l'ambition et le désir de briller attirèrent en France, comme du Guésclin, apportèrent sous la bannière du suzerain leur inimitié nationale contre les Français, et souvent ils se prirent de querelle avec eux au point d'en venir aux mains. L'aversion qu'ils témoignaient contre les manières recherchées des *gentils Français bien polis*, comme dit Guillaume de Saint-André, auxquels ils semblaient *lourds et grossiers*, parce qu'ils préféraient la rude franchise de leurs ancêtres à la corruption étrangère, était généralement la cause immédiate des démêlés dont nous parlons. La tradition populaire nous a conservé à ce sujet une anecdote intéressante. Elle prouve que le despotisme des rois de France poursuivait les sentiments nationaux jusqu'au fond du cœur des jeunes nobles bretons de leur cour, fidèles au culte du pays; et que, dans les altercations entre leurs pages, prenant fait et cause contre les Bretons, lors même que les Français avaient été les agresseurs et que le sort des armes avait loyalement tranché la question en faveur des premiers, ils ne rougissaient pas de jeter dans la balance, pour contre-poids à l'épée du vainqueur, la hache du bourreau.

Un poète dont les ouvrages reflètent les plus beaux rayons de la poésie bretonne, à laquelle il rend l'art savant des vieux bardes, M. Brizeux, a bien voulu me communiquer une version, recueillie par lui-même, du chant qu'on va lire.

III

FLOCH ROUE LOEIZ XI.

(Ies Kerne.)

I.

Floc'hig ar roue zo bac'het,
Abalamour d'eunn tol neuz gret,

Abalamour d'eunn tol hardiz,
E ma er vac'h gri e Paris.

Eno na wel na noz na de :
Eunn dornad blouz evid gwele :

Ha bara segal evid boed,
Ha dour puns evid he sec'hed.

Eno na zeu den d'he welet,
Med al logod hag ar raed,

Al logod hag ar raed du,
Deuz ar re-ze en deuz didu.

II.

Hen lare, dre doull ann alc'hue,
Da Benfenteno, er c'houls-ze.

— Iannik, te va brasa mignon,
Chilaou eunn tammig ac'hanon :

Ke d'ar maner bete va c'hoar,
Ha lavar d'ei em onn war var,

War wir var da goll ma buhe,
Dre gemenn ann otrou roue :

III

LE PAGE DU ROI LOUIS XI.

(Dialecte de Cornouaille.)

I.

Le petit page du roi est en prison, pour un coup qu'il a fait,

Pour un coup hardi, il est à Paris, dans une dure prison.

Là, il ne voit ni le jour ni la nuit : il a pour lit une poignée de paille ;

Pour nourriture du pain de seigle, et de l'eau du puits pour boisson.

Là, personne ne vient lui rendre visite, excepté les souris et les rats,

Les souris et les rats noirs ; voilà sa seule distraction.

II.

Or, un jour, par le trou de la serrure, il disait à Penfentenio :

— Iannik, toi mon meilleur ami, écoute-moi un peu :

Rends-toi au manoir, chez ma sœur, et dis-lui que je suis en danger,

En grand danger de perdre la vie par les ordres du seigneur roi :

34

Ma zeufe ma c'hoar bet' enn on
Konfort a refe d'am c'halon. —

Penfenteno dal 'm' he glevaz,
E-trezek Kemper e redaz;

Kant leo ha tregont zo, war dro,
Etre Paris ha Bodinio;

C'hoaz neuz ho gret, ar potr Kerne,
E diou noz-hanter hag eunn de.

Pa eaz tre er zall Bodinio,
Oa goulou enn hi tro-war-dro;

Ann intron a oa o-koanio
Gand tudchenteil vraz euz ar vro.

Hag enn he dorn eunn hanaf mar
Leun a win-ru a wella barr.

— Floc'hik koant demeuz a Gerne,
Pe seurt kelou zo gen-oud-de,

Pa 'm oud ker glaz 'vel ann askol,
Ken diflak 'vel eunn iourc'h war goll?

— Ar c'helou zo gen-in, itrou,
Lakai strafill enn ho kalon,

Ho lakal da huanada,
Hag ho taou-lagad da wela :

Ho preurik paour a zo war var,
Mar zo bet biskoaz war zouar;

War wir var da goll he vuhe,
Dre gemenn ann otru roue .

Ma iefec'h bet' enn han, itron,
C'hui refe konfort d'he galon. —

Si ma sœur venait me voir, elle consolerait mon cœur. —

Penfentenio, l'ayant entendu, partit aussitôt pour Quimper.

Il y a cent trente lieues, à peu près, de Paris à Bodinio ;

Cependant il les fit, l'enfant de Cornouaille, en deux nuits et demie et un jour.

Quand il entra dans la salle de Bodinio, elle rayonnait de l'éclat des lumières ;

La dame donnait à souper à la haute noblesse du pays ;

Elle tenait à la main une coupe de madre pleine de vin rouge d'excellente grappe ;

— Gentil page de Cornouaille, quelles nouvelles apportes-tu,

Quand tu es aussi pâle que la feuille du chardon, et aussi essoufflé qu'un chevreuil aux abois.

— Les nouvelles que j'apporte, madame, vont jeter le trouble dans votre cœur ;

Elles vont vous faire soupirer et pleurer vos yeux :

Votre pauvre petit frère est en danger, s'il en fut jamais en ce monde ;

En grand danger de perdre la vie par les ordres du seigneur roi.

Si vous veniez le voir, madame, vous consoleriez son cœur. —

56

Kement e oë bet strafillet
Ann itron gez oc'h he glevet,

Kement e oë bet strafillet,
Keu e loskaz ann hanafed ;

Hag e streaz ar gwinn war ann doal :
(Trou-Doue ! houman arouez fall !)

— Buhan ! potred ar varchosi !
Buhan ! daouzek marc'h ! ha deomp d'ei !

Pa grefenn unan e bep poz,
Me iclo da Pariz fenoz ;

Pa grefenn unan e-bep heur,
Fenoz ez inn bete va breur. —

III.

Floc'hig ar roue a lare,
War ar c'henta daez pa bigne :

— Ne rann forz da be gouls mervel,
Pan'd divroet pan'd diskoazel !

Pan'd divroet pan'd diskoazel,
Pan'd eur c'hoar meuz e Breiz izel.

Hi vo bep noz o c'hervel breur,
O c'hervel breurig e peb heur. —

Floc'hig ar roue a lare,
War ann eilved daez pa bigne :

— Me garfe kent hag ar maro,
Klevet kelou demeuz va bro ;

Klevet kelou demeuz va c'hoar,
Va c'hoarik kez ; daoust hag hi oar ?

57

En entendant prononcer ces paroles, la pauvre dame fut si troublée,

Elle fut si troublée, qu'elle laissa échapper la coupe qu'elle tenait à la main,

Et en répandit le vin sur la nappe : Seigneur Dieu ! quel fatal présage !

— Alerte ! palefreniers ! alerte ! douze chevaux ! et partons !

Quand j'en devrais crever un à chaque relai, je serai cette nuit à Paris, cette nuit !

Quand j'en devrais crever un à chaque heure, je serai cette nuit près de mon frère. —

III.

Le petit page du roi disait, en montant le premier degré de l'échafaud :

— Peu m'importerait de mourir, n'était loin du pays, n'était sans assistance !

N'était loin du pays, n'était sans assistance, n'était une sœur que j'ai en basse Bretagne !

Elle demandera chaque nuit son frère, elle demandera son petit frère à chaque heure. —

Le petit page du roi disait, en montant le second degré de l'échafaud :

— Je voudrais, avant de mourir, avoir des nouvelles de mon pays,

Avoir des nouvelles de ma sœur, de ma chère petite sœur ! sait-elle ? —

Floc'hig ar roue a lâre,
War leinig ar groug pa bigne :

— Me glev ar ruiou o krena,
Gand heul va c'hoar o tont ama !

Va c'hoar zo erru d'am gwelet,
Enn hano Doue ! gortoet ! —

Ar penn-arser, neuz respontet
D'ar floc'hik, pan'deuz hen klevet :

— Kent ha ma vezo erruet,
C'hui a vezo bet dibennet. —

Itron Bodinio a-neuze
Gand ar Bariziz c'houlenne :

— Petra foul zo 'touez ar wazed ;
Kement ma zo 'touez ar merc'hed ?

— Loeiz unnek, Loeiz ann traitour
A lak dibenna eur floc'h paour. —

Oa ked ar ger peur-achuet
Evel m'e deuz he breur gwelet ;

Gwelet he breur kez daoulinet,
He benn war ar c'hef-laz soublet.

Ilag hi da douch, enn eur hopa :
— Va breur ! va breur ! losket-han'ta !

Losket-han gan-in, arserien,
Me rei d'hoc'h kant skoet aour melen ;

Me rei d'hoc'h, evel cunn diner,
Daou c'hant mark argant Landreger. —

Gand ar groug dal' ma tigouez,
Penn he breur troc'het a gouez,

59

Le petit page du roi disait, en montant sur la plate-forme de l'échafaud :

— J'entends résonner le pavé des rues ; c'est ma sœur et sa suite qui viennent !

C'est ma sœur qui vient me voir ! au nom du ciel, attendez un peu ! —

Le prévôt répondit au page, quand il l'entendit :

— Avant qu'elle soit arrivée, votre tête aura été coupée. —

En ce moment-là même, la dame de Bodinio demandait aux Parisiens :

— Pourquoi cette multitude d'hommes et de femmes réunis ?

— Louis onze, Louis le traître fait décapiter un pauvre page. —

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'elle aperçut son frère ;

Elle aperçut son frère agenouillé, la tête penchée sur le billot de mort.

Et de s'élançer au galop de son cheval, en criant :

— Mon frère ! mon frère ! laissez-le donc !

Laissez-le-moi, archers, je vous donnerai cent écus d'or ;

Je vous donnerai, comme un denier, deux cents marcs d'argent de Tréguier ! —

Quand elle arriva près de l'échafaud, la tête coupée de son frère tombait,

40

Ken a strinkaz goad war he lenn,
Hag hen ruiaz a-benn-da-benn.

IV.

— Iec'hed, roue ha rouanez,
Pa m'oc'h ho taou enn ho palez.

Pe seurt torfed en deuz hen gret,
Pe ma bet gen-hoc'h dibennet?

— C'hoari klenv heb grad ar roue;
Laza kaeran floc'h en devoue.

— Ar c'hleze na ziwenner ked
Me chans, heb kaout abeg e-bed.

— Abeg en deuz bet, a dra skler,
Evel m'en devez al lazer.

— Lazerien, otrou, n'em omp ket,
Na denchentil Breiz kenneubet,

Na denchentil gwirion e-bed,
Ar C'hallaoued, ne larann ket;

Rak me oar awalc'h, mab ar Blei :
Gwell gen-hoc'h kaout goad eged rei.

— Sarret ho pek, va itron ger,
Mar peuz c'hoant da zistroi d'ar ger.

— Ne rann forz chom, pe mont endro,
O veza va breur kez maro,

Bea droug gand roue garo,
He abeg fell d'in, m'hen gouio!

— Mar gout he abeg a fell d'hoc'h,
Chilaouet ha me laro d'hoc'h :

44

Et le sang jaillit sur son voile qu'il rougit du haut jusqu'au bas.

IV.

— Je vous salue, roi et reine, puisque vous voilà réunis dans votre palais :

Quel crime a-t-il commis, que vous l'avez décapité ?

— Il a joué de l'épée sans l'agrément du roi ; il a tué le plus beau de ses pages.

— On ne tire pas ainsi l'épée, je suppose, sans avoir des raisons.

— Il a eu ses raisons, c'est clair, comme l'assassin a les siennes.

— Des assassins ! nous ne le sommes pas, sire, pas plus qu'aucun gentilhomme de Bretagne,

Pas plus qu'aucun gentilhomme loyal ; quant aux Français, je ne dis pas ;

Car je le sais bien, fils de Loup : vous aimez mieux tirer du sang que d'en donner.

— Tenez votre langue, mia chère dame, si vous avez envie de retourner chez vous.

— Je me soucie de rester ici tout comme de m'en retourner, quand mon infortuné frère est mort.

Mais fussent tous les rois du monde y trouver à redire ; ses raisons, je veux les connaître et je les connaîtrai.

— Si ce sont ses raisons que vous voulez connaître, écoutez-moi, je vais vous répondre :

42

Mont a reaz da vuanekeat,
Ha klask trouz d'am floc'h en deuz great,

Ha kleze oc'h kleze timad,
O klevet al lavar anat,

Al lavar koz, ar wirione :
« N'euz tud e Breiz, nemet moc'h-gwe. »

— Mar d'eo hounez eur wirione,
Eur wirione-all ouzonn-me :

« Evit-han da vout roue bro-C'hall,
Ne'd eo Loeiz med eur goaper fall. »

Hogen prestig e welli-te,
Mar well pe was e wapez-te ;

Pa 'm bo diskoet, benn eur gaouad,
D'am broiz va lenn leun a c'hoad,

Benn a-neuze e ouezi reiz
Mar bez, e gwir, moc'h-gwe, e Breiz ! —

V.

Eunn diou pe deir zun goude-ze,
Eur c'hannadour a zigoueze,

'Zigoueze deuz bro Normaned,
Gant-han lizeriou siellet,

Lizeriou siellet e ru,
Da roi d'ar roue Loeiz doc'htu ;

Ar roue pan' deuz ho lennet
Sellet ken du en devez gret,

Sellet ken du evel eur c'haz
'Vel eur c'haz-gwe tihet el las.

Il s'est mis en colère et a cherché querelle à mon page favori,

Et tout de suite, épée contre épée, pour avoir entendu le dicton bien connu,

Ce vieux dicton, cette vérité : « Il n'est d'hommes en Bretagne que des pourceaux sauvages. »

— Si c'est là une vérité, j'en connais une autre, moi :

« Tout roi de France qu'il est, Louis n'est qu'un méchant railleur. »

Mais tu verras prochainement si c'est à tort ou à raison que tu railles ;

Quand bientôt j'aurai fait voir à mes compatriotes mon voile ensanglanté,

Alors, tu verras bien si la Bretagne est véritablement peuplée de pourceaux sauvages. —

V.

Or, deux ou trois semaines après, arriva un messager (à la cour),

Il arrivait du pays des Normands, apportant des lettres scellées,

Des lettres scellées d'un sceau rouge, à remettre au roi Louis tout de suite.

Quand le roi les eut lues, il roula des yeux noirs,

Il roula des yeux aussi noirs que ceux d'un chat sauvage pris au piège.

44

— Malloz-ru ! m'am bije gouiet,
Ar wiz na vije ket kuitet !

Ouspenn dek mil skoed a gollann,
Ha dek mil den war benn unan ! —

45

— Malédiction rouge ! Si j'avais su, la *laie* ne m'eût pas échappé !

Je perds plus de dix mille écus et de dix mille hommes à cause d'un seul. —

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

La famille des Bodinio s'est fondue dans celle des Penfentenio, ou *Cheffontaines*, comme s'appelle la branche qui a francisé son nom. Elle était ancienne et distinguée; les Penfentenio ne le sont pas moins: ils ont donné un général à l'ordre de Saint-François, un archevêque à Césarée, et à l'Eglise un cardinal, auquel les papes ont fait élever un monument à Saint-Pierre de Rome. Iann ou Jean, dont parle la ballade, et qu'elle dit page de Louis XI, est porté au nombre des nobles d'ancienne extraction dans les diverses réformations de la noblesse de Bretagne. Le fait de l'irruption des Bretons en Normandie, sous Louis XI, quelles qu'en aient été la cause et la portée, est un événement réel.

« La ville d'Evreux, dit Jean de Troyes, leur fut livrée et baillée le 9 octobre de l'an 1465; et, le 6 octobre, advint que on advertit le roy qu'il y avoit entreprise faicte sur sa personne par aucun de ses ennemis de le prendre ou tuer dedans la dicte ville. En l'an 1467, grand nombre de Bretons se vinrent bouter dedans le chastel de Caen; puis allèrent d'icelle à Bayeux, et tinrent les dictes villes contre le roy, dont de ce il fut courroucé. En l'an 1468 prinrent le seigneur de Merville, séant entre Saint-Sauveur de Dive et Caen, et lui firent rendre et mettre en leurs mains sa dicte place, et incontinent qu'ils furent dedans, tuèrent et meurtrirent tout ce qu'ils y trouvèrent, et puis pendirent le dict seigneur de Merville, et pillèrent et puis ils mirent le feu en la dicte place ¹. »

Les lettres du messenger qui arriva du pays des Normands, selon le poëte breton, contenaient sans doute le récit d'une de ces trois expéditions: la ballade doit donc remonter aux années 1465, 67 ou 68.

¹ *Chroniques du roy Louis XI*, p. 85, 86, 125, 158.